

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (V. du matin, Midi, S. P. M.) and Temperature (Farenheit, Centigrade).

Plaisirs et Devoirs du Carnaval.

Nous voilà, une fois de plus sortis de la joyeuse période des fêtes carnavalesques qui nous a vu jusqu'ici une si brillante renommée. L'heure des brayantes folles est passée; celle des réjouissements vient de sonner.

C'est là un rôle tout à fait inattendu dont on ne croyait pas ce carnaval capable, dont il n'avait pas lui-même conscience, et qui a causé une surprise générale dans toutes nos populations.

C'est à l'un de ces qualités presque introuvables chez les autres peuples et portés chez nous au plus haut degré que notre carnaval doit tous ses succès.

En fait de plaisirs, l'abus peut parfois être permis, mais malheur à qui désabusé les esprits.

UN Scandale militaire à Londres.

Un scandale a éclaté récemment à Londres, au sujet de brimades dont auraient été victimes quelques jeunes officiers nobles du régiment des grenadiers de la Garde, scandale qui a déjà motivé la démission de trois officiers.

Le "Times" a publié à ce sujet une lettre du contre-amiral Cochrane, dont le vœu fut que des victimes de cet usage stupide.

Voici quelques extraits de cette lettre: "Dans ce régiment et, heureusement pour la réputation de notre armée, dans ce régiment seul, il existe depuis quelques années un système, que l'on accepte maintenant comme traditionnel, lequel consiste à traduire devant un soi-disant Conseil de guerre, composé des officiers au-dessous du grade de capitaine, les jeunes officiers inculpés de fautes plus ou moins graves.

"C'est le lieutenant le plus ancien en grade qui est chargé, selon l'usage, de convoquer ces "Conseils de guerre", lesquels se composent d'un président et de deux membres, la présence de tous les autres officiers du bataillon au-dessous du grade de capitaine étant de rigueur.

Ces Conseils de guerre se sont tenus beaucoup plus souvent dans le 1er bataillon que dans les autres; dans le 1er bataillon, le colonel avait l'habitude de "remettre" les jeunes officiers aux mains du lieutenant le plus ancien en grade, mesure qui est presque invariablement parvenue à les faire condamner par le tribunal irrégulier à la peine du fouet.

"Ce châtiment consiste en de terribles coups de canne sur la partie inférieure du dos mise à nu, le nombre des coups étant de six à quarante. Un jeune officier auquel avait été infligé l'année dernière la peine de quarante coups, s'est évanoui en subissant ce cruel supplice.

Six coups seulement suffirent à leurs yeux pour faire couler le sang. L'inhumanité de ces procédés est encore plus évidente lorsqu'on sait que tous les officiers assistant au Conseil de guerre se voyaient dans l'obligation de donner les coups à tour de rôle - si le nombre prescrit de coups était suffisant - et que l'on devait, sous peine de recevoir soi-même un châtiment analogue, frapper quelquefois même ses amis personnels. Si un jeune officier donnait un coup que le président jugeait trop léger, on l'invitait à le renouveler.

"Il est facile de concevoir le dégoût qu'inspire aux jeunes officiers ayant la prétention d'être des gentlemen la nécessité d'assister et de prendre une part active à des scènes de cette nature; il n'est guère besoin de commentaires.

En terminant, le contre-amiral Cochrane signale deux exemples des peines infligées par les Conseils de guerre en question: "Un officier quitta la caserne en petite tenue pour se faire couper les cheveux; le port de l'uniforme constitué en pareil cas, une infraction à l'étiquette du régiment, sauf dans le cas où l'officier serait de service. Le coupable se vit condamner à la peine du fouet. Un autre officier fut fustigé pour avoir manqué d'assister à un Conseil de guerre du régiment."

L'anteur de la lettre ajoute qu'il en fera parvenir le texte à tous les membres des deux Chambres du Parlement. On comprend que cette lettre a fait sensation. Lorsqu'on discutait à la Chambre des communes en 1878 un projet de loi sur l'armée qui avait trait à l'abolition des châtiements corporels infligés aux soldats dans l'armée anglaise, M. Parnell et les autres députés irlandais demandèrent que cette abolition fût plus générale et qu'elle fût appliquée aussi aux officiers.

La proposition irlandaise fut tournée en ridicule par les autres députés et par la presse anglaise et on la déclara absurde en prétendant que le châtiment corporel des officiers anglais n'existait que dans l'imagination surexcitée des Irlandais.

On voit cependant aujourd'hui, vingt-cinq ans après, que les députés irlandais avaient raison.

LES CERCLES MILITAIRES.

On prétendait, ces jours derniers à Paris, que le ministre de la guerre avait l'intention de supprimer non seulement les messes d'officiers, mais encore les cercles militaires. Il paraît que la nouvelle est inexacte: d'une note officielle émanant du cabinet du général André, il résulte que le ministre n'a jamais eu la pensée destructive qu'on lui a prêtée; les messes ne disparaîtront pas, non plus que les cercles. Il a été déploré que, après les conséquences que l'on sait, les fâcheux incidents de Clermont-Ferrand eussent encore en cela.

Lorsque le général de Cissey, qui a tout fait, au lendemain de nos désastres, pour la réfection de l'armée, publia la belle circulaire par laquelle il engageait les chefs de corps à favoriser dans les villes de garnison l'organisation de cercles militaires - c'était en 1872 - il disait que ces cercles devaient servir de lieu de réunion à tous les officiers d'une garnison, sans distinction de grade et d'arme. Les cercles ajoutés au ministre, doivent avoir une bibliothèque, des salles de lecture et de conférences, et, si l'on peut, une table d'hôte, car il importe que les officiers aient les moyens matériels de vivre avec dignité, quoique avec la simplicité qui comporte leur profession.

Sous l'Empire, le cercle militaire, tel que nous le comprenons aujourd'hui, n'existait pas, mais, par contre, les messes d'officiers, étaient, dans bien des cas, de véritables réunions mondaines. La garde impériale, naturellement, se distinguait en l'affaire; le régiment de gendarmes les meilleurs et les plus aimables que j'aie connus, le futur général Arnaud Saint-Sauveur, avait son mess superbement installé au Louvre. Un autre mess que j'ai connu, celui des lanciers de la garde, se trouvait dans un bel hôtel Louis XIII, avenue du Boulgryn, aujourd'hui avenue Gambetta, à Saint-Germain. L'hôtel existe toujours, mais il est devenu une maison de rapport.

Ce mess avait un service admirablement fait, au domestique nombreux, qui portait la livrée bien de ciel à boutons d'or, et, les jours de réception, la culotte courte, les bas blancs et les sou-

liers à boucle. A l'heure des repas, un domestique ouvrait à deux battants la porte de la salle à manger, et le maître d'hôtel, très correct, en habit noir, s'avancant sur le seuil, annonçait à haute voix: "Le colonel et ces messieurs sont servis."

Aujourd'hui, il n'y a plus de garde, et l'armée s'est démocratisée. C'est pour cela que les cercles militaires pouvaient avoir l'heureux résultat de rappeler les bonnes réunions d'autrefois et de resserrer entre officiers les liens de camaraderie. Ce sentiment, au lendemain de la guerre, était si bien celui de l'armée, qu'à peine parue, la circulaire du général de Cissey produisit son effet. Des cercles militaires sont aussitôt créés dans plusieurs grandes villes de France et d'Algérie, à Lille, à Lyon, à Bordeaux, à Orléans, à Montpellier, à Alger.

A Paris, on fonda la Réunion des officiers, qui s'installa dans l'ancienne caserne des cent gardes, rue de Bellechasse, réunion purement littéraire et scientifique au début, et qui, assez longtemps après, devint le Cercle militaire que nous connaissons.

Un fait à noter: la réussite de cette œuvre est due en grande partie à deux officiers des plus distingués, le chef d'escadron d'état-major de la Tour du Pin, aide de camp du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, et le capitaine de cuirassiers de la Tour du Pin, qui est le fondateur des cercles catholiques; le capitaine de Mun, aujourd'hui député du Finistère, est le grand créateur catholique que l'on connaît.

On a pas oublié comment le Cercle militaire de l'avenue de l'Opéra fut définitivement créé et solennellement inauguré en 1886 par le général Boulanger.

On se souvient aussi des superbes fêtes qui furent données quelques années plus tard, lors de la visite de l'amiral Avelane et de ses marins. Fait peu connu: c'est à la suite du rapport que l'amiral Avelane fit au Tsar de la réception qui lui avait été faite qu'un cercle semblable fut créé à Saint-Petersbourg à la fonctionnaire depuis lors à la satisfaction générale.

Pourquoi ce qui a si bien réussi un peu partout, chez les grandes puissances militaires, surtout en Allemagne et en Russie, pour quoi cela ne réussirait-il pas chez nous? Assurément, l'organisation et le fonctionnement de nos cercles militaires sont loin d'être parfaits; on ne peut nier, toutefois, les services qu'ils ont rendus. Et il continuera d'en être ainsi, mais à condition, c'est que ceux qui mettent la France au-dessus de la politique veulent bien laisser leurs idées à la porte du cercle et se transformer point en club que doit rester le terrain fécond de la bonne camaraderie militaire qui, devant l'ennemi, sur le champ de bataille, se transforme en fraternité d'héroïsme.

L'ART DE LIRE SUR LES ONGLES.

D'après M. Prévès, on pourrait juger un individu en examinant les lignes transversales permanentes des ongles de sa main.

Avec une loupe, on voit sur les ongles de nombreuses stries. L'anteur a compté les stries approximativement et il établit, d'après leur nombre, un rapport entre les stries et l'état normal ou maladif des sujets examinés. Un trop grand nombre de stries

sur les ongles serait un mauvais diagnostic. Ce serait une malformation caractéristique de la dégénérescence, affectant surtout les centres nerveux supérieurs.

M. Prévès a trouvé, par exemple, dans son entourage et dans les hôpitaux, 10 0/0 d'ongles et de ongles normaux, 46 0/0 de crinoline, 33 0/0 d'idiotie ou imbeciles, 94 0/0 de maniaques, 51 0/0 d'aliénés, 50 0/0 d'épileptiques. L'état maladif de tous ces individus était caractérisé par les chiffres proportionnels des lignes de leurs ongles.

Je voudrais bien voir cela d'un peu près. Aussi, je mentionne le fait pour ceux qui seraient curieux d'étudier leurs ongles et ceux de leurs voisins; mais, jusqu'à nouvel ordre, je reste très sceptique sur l'interprétation des faits.

UN COLLIER D'YEUX HUMAINS.

Un collier unique en son genre a été commandé à de grands joailliers. Ce collier doit se composer d'une superbe collection d'yeux de momies péruviennes, rapportées de l'Amérique du Sud par une commission scientifique.

La plupart de ces yeux proviennent d'Amica, où d'immenses cimetières sont remplis de sépultures incas; les momies y sont si communes qu'on peut s'en procurer aisément au prix de deux ou trois dollars: il suffit de gratter le sol pour en mettre à découvert.

Les yeux dont il s'agit, à l'état brut, sont de couleur jaune de brouse et absolument opaques. Mais en les dépolissant de leurs enveloppes extérieures, en mettant le cristallin à découvert et en le polissant avec soin, on obtient une lentille transparente, de couleur orangée, qui ressemble un peu à une opale.

L'arrangement concentrique des diverses couleurs dont se compose cette lentille lui communique des tons irisés, il arrive parfois que ces couches présentent des craquelures radiales qui augmentent encore la réflexion générale de la lumière à travers l'ensemble.

On suppose que la teinte toute particulière de ces cristallins est due, soit à un changement organique provenant de leur antiquité et à une véritable pétrification, soit à l'action des matières antiseptiques employées à l'embaumement.

Le Carême à la Cathédrale St-Louis.

Demain soir, à sept heures et demie - Deuxième Conférence. Sujet: Dispositions requises pour l'étude de la vérité surnaturelle. Texte: Mon Dieu, faites que je voie. (Luc. XVIIII-41). Sommaire: La pédagogie moderne a contribué à élever dans l'intelligence de l'enfant: 1o Un intérêt pour les études. 2o Un désir réel d'acquiescer ses connaissances. 3o Une véritable ambition de voir le résultat pratique de ses études. 4o Une confiance soutenue dans ses maîtres et dans leur enseignement. 5o Une sympathie non équivoque pour la science qu'il a acquise et qui satisfait ses goûts. Notre âme, en se disposant à l'étude du surnaturel doit sentir en elle-même des impressions analogues, elle doit: 1o Se pénétrer d'un vif intérêt pour la connaissance des vérités surnaturelles. 2o Avoir le désir de les approfondir. 3o Avoir la volonté de les appliquer dans la pratique de la vie. 4o Avoir en elles une confiance absolue. 5o Leur affecter toutes ses sympathies et les défendre contre toutes les attaques.

Visite d'un confrère.

L'ABELLE a été honorée hier de la visite de M. Jules Huret, un des rédacteurs du "Figaro". En saluant l'autre jour, l'arrivé à la Nouvelle-Orléans de l'éminent journaliste, nous avons dit qu'il voyageait en touriste curieux, désireux de se livrer sur place à des études de mœurs, de coutumes, études qui, assurément, feront le sujet d'une série de causeries piquantes, mousquetaires que ses lecteurs parisiens liront avec un vif intérêt.

M. Huret n'est pas à ses premières armes dans le journalisme; il y a fait sa trouée il y a bien des années, et sa collaboration au "Figaro" est très remarquée, tant à l'étranger qu'à Paris.

Fort épris de la vie active, éternelle, mouvementée, M. Huret veut tout connaître, tout approfondir, et il observe d'un œil avisé et perspicace.

Nous sommes toujours heureux de voir venir parmi nous des hommes de la valeur du rédacteur du "Figaro"; nous sommes certains que celui-ci ne se servira jamais de sa plume comme d'un instrument léger, frivole que l'on soumet à un caprice, à une fantaisie. M. Huret jugera nettement, sûrement des hommes et des choses de notre pays, et ses appréciations auront le double mérite du fond et de la forme. C'est un lettré de goût affirmé, un écrivain de beau et simple talent, un chroniqueur des plus brillants, des plus étonnants.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA. Si rien n'est venu motiver un changement de spectacle, c'est "Guillaume Tell" qui sera chanté ce soir au théâtre de l'Opéra, au profit des artistes.

Une réunion a été avoir lieu hier de plusieurs messieurs s'intéressant aux malheureux artistes, dans le but d'organiser une soirée dont le produit sera abondant; mais aucune communication ne nous ayant été faite à cet égard, nous nous abstiendrons de donner le renseignement.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait foule dimanche au Crescent pour assister à la première de "Happy Hooligan". On était dans un grand espoir; il a dépassé toutes les espérances: au point de vue dramatique, la pièce faite peut être à désirer.

L'anteur se contente d'acquiescer quelques caractères; mais il a fait magistralement. Aussi le succès n'a-t-il pas été douteux un seul instant. C'est surtout grâce à la valeur personnelle des artistes principaux et à leur entrain qu'est due toute la réussite.

Dans "Happy Hooligan", les personnages sont nombreux. Tous les rôles ont été confiés à des comédiens d'un véritable talent. Il nous faut citer en première ligne M. Rose Snow, William Halliday et Paul Quin et Frank Oro.

Le public a chaleureusement applaudi le chef des femmes qui ont toutes eu la voix et savent chanter. La danse, joue aussi un rôle important dans Happy Hooligan et ne contribue pas peu au succès de la représentation.

THEATRE TULANE.

Le parterre du Tulane vient de faire comme d'habitude, chaque année, à pareille époque, un chaleureux accueil aux Bostoniens et à une des pièces favorites de leur répertoire, "Robin Hood". La légende sur laquelle elle repose est cachée et fait depuis longtemps les délices de nos amateurs. Quant à la musique, c'est une des plus légères, des plus élégantes que l'on puisse entendre. De là, la brillante popularité de "Robin Hood"; quels adorables brigands que les compagnons de Robin. Interprété comme il l'est par les Bostoniens et par l'excellent Barabac, l'incomparable scribe de Nottingham, cet opéra comique culbute toujours les braves de salle.

A côté de Barabac, l'âme de la troupe, Miss Grace Van Standford a obtenu un très grand succès dans le rôle de Maid Marian. C'est, tout à la fois une jolie femme, une très habile chanteuse et comédienne, comme on n'en voit pas à la scène. Nous en dirons quelque chose de Miss Josephine Bartlett et de Miss Alice Judson, autant d'étoiles qui brillent au premier rang dans toute cette compagnie. Une heureuse semaine qui vient de commencer pour le Tulane. "Robin Hood" et Maid Marian feront salle comble jusqu'à samedi prochain.

GRAND OPERA HOUSE.

On sait que le Grand Opera House a l'avantage de posséder une troupe permanente de premier ordre, ce qui le dispense de recourir à des emprunts faits de droite et de gauche devant toute une saison. Cette fois, il a fait exception en faveur de "A Temperance Town", décapitante comédie dont il a confié les premiers rôles à M. George Ober et à Miss Carrie Lamont, deux artistes de premier ordre.

"A Temperance Town" est une bouffonnerie qui a jadis eu de grands succès. C'est une satire hardie contre certains aspects de la tempérance à outrance. Un paroli sujet provoque nécessairement les sympathies du public, toujours ennemi de l'hyposocrisie.

La scène se passe non parmi nous qu'importe, mais des avocats chanceliers de la tolérance, mais dans le Vermont où la tempérance a toujours été en pleine floraison.

La pièce est montée avec soin et grâce au talent toujours remarquable de M. C. Ober, elle a reçu les applaudissements de la salle.

A côté de M. Ober et de Miss Lamont, M. Frank Sheridan, Th. Keough et Preston Cuffin se sont fait bruyamment applaudir.

La pièce fera de belles salles toute la semaine.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Huit nouveaux actes dont deux sont interprétés par des artistes renommés qui nous arrivent d'Europe en droite ligne, tel est le menu des représentations de cette semaine à l'Orpheum.

Citons d'abord les fameux acrobates, les Gliosetti, que nous plaçons en première ligne, à cause du succès prodigieux qu'ils viennent de remporter, très justement nous devons le dire.

Leurs tours de force sont véritablement étonnants. Nous leur prédisons un succès aussi durable que brillant.

Miss Pepila Aragon est une danseuse espagnole qui a quitté les Folies Bergères pour venir récolter nos bravos.

Sur cette brillante liste nous pouvons encore inscrire Miss Nellie Hawthorne, W. Eckert et Miss Emma Berg, et bien d'autres qui ont, hier soir, fait merveille.

Ajoutons que, à partir d'hier mardi, il y a matinée tous les jours à l'Orpheum, actuellement le plus populaire de nos théâtres.

L'ESPRIT DE NOS AUTRES.

Le docteur Maluga veut, à tout prix, être décoré. On en causait dans un salon. - Par exemple, si celui-là a des titres!

- Comment! des actes d'héroïsme... - Hein! vous dites! - Je veux dire qu'il a risqué je ne sais combien de fois notre vie!...

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No. 11 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

L'AMERICAIN

Suite.

La marquise prit tout de suite la parole, d'une voix lente et froide.

tainement je ne m'attendais pas, monsieur de Mendoza, m'a prise un peu au dépourvu.

Et d'un geste, elle indiqua le caractère en quelque sorte litimé de sa toilette.

-Cependant, continua-t-elle, je me suis dit que les motifs vous amenaient à cette heure, et tout à fait hors de mes jours de réception, pouvaient être graves.

Je suis venue non sans quelque vague inquiétude, je ne craignais pas de l'avouer; mais j'espère que vos paroles dissiperont vite cette impression désagréable!

-J'en suis certain, madame, répartit l'Américain, tout en s'asseyant plus profondément dans le fauteuil où il avait pris place, face à la marquise.

Je suis au regret d'avoir pu vous causer un seul instant d'appréhension.

Rien de ce qui pourrait alarmer votre personne, ou vos intérêts, m'a conduit ici.

accent particulier, ou les Roulaient en cascades, quelque chose d'étrange, il reprit, relevant la tête en homme décidé:

-Voici: Des nouvelles importantes me sont arrivées ce matin de Buenos Ayres, par le télégraphe.

Elles vont nécessiter mon départ immédiat pour l'Amérique.

Ces nouvelles, je n'ai pas besoin de vous le dire, intéressent notre immense exploitation colonnière.

Je n'ai pas voulu partir sans vous demander, si comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous m'autorisez à agir seul, suivant mes inspirations, car le moment est décisif.

-En quoi? -Une spéculation importante m'est offerte par l'une des plus grosses maisons anglaises de la base.

Cette affaire peut donner immédiatement des résultats magnifiques; néanmoins, il y a quelques risques à courir, de plus, cela pourrait engager l'avenir.

lettres commerciales. -Inutile, dit vivement Mme de Sommerouse, je m'en rapporte absolument à vous.

D'ailleurs, cette autorisation que vous venez me demander, ne vous l'ai-je pas donnée déjà pleine et entière, sous forme de procuration générale par devant Me Ledroit?

-Je possède, en effet, la pièce dont vous parlez, mais j'aurai, cette fois, besoin d'agir très promptement.

Or, puisque suivant nos conventions, tous les marchés passés doivent porter votre signature auprès de la mienne, je suis venu vous prier de me donner à l'avance cette signature en blanc pour éviter une perte de temps pouvant devenir préjudiciable.

- Vos intérêts, vous le savez, me sont très chers.

L'exploitation que j'ai organisée la base et qui marche, avec quelle prospérité, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, m'intéresse vraiment autant que mes affaires purement personnelles.

-Je vous remercie. -J'ai mis là tant de moi-même, tant de mon énergie, de mon travail.

que le sujet traité ne suffisait certainement à justifier.

Elle sentit instinctivement que le moment allait venir d'une explication sans doute étrangère aux affaires.

Peut-être même l'allait-elle provoquer pour en finir plus vite avec ses soupçons préconçus.

Un silence se fit gênant pour les deux interlocuteurs.

La marquise, penchée en avant, semblait fixer du regard la pointe de la coquette malle de satin blanc où s'empressaient son pied, battant nerveusement le tapis.

La manche de son peignoir, ouverte au coude, dans un évalement de dentelles, découvrait un bras magnifique, dont la poluche vieillie ou du moins faisait ressortir davantage la blancheur savoureuse, marbrée, et si là, de veinules bleuâtres.

-Monsieur de Mendoza, dit-elle, désireuse de rompre la silence lourd qui s'était établi, vous avez jusqu'ici fait preuve à mon égard d'un dévouement à mes intérêts, dont je vous suis profondément reconnaissante.

silencieux et immobile, le regard avidement fixé sur elle.

-En douteriez-vous par hasard? Vous auriez tort, vous pouvez voir en moi une associée loyale, presque une amie reconnaissante, et qui vous tend la main, comme un honnête homme à un autre honnête homme.

La signification de ces dernières paroles, pour ainsi dire martelées d'un accent très ferme, destinée à les bien précieuses, ne pouvait échapper à l'Américain.

En même temps, la marquise avançant le bras, la main tendue.

Don José de Mendoza, le corps penché en avant, la face blême, écoutait, haletant.

Au dernier mot prononcé par Hélène de Sommerouse, il se laissa glisser à terre sur un genou.

Puis avant même qu'elle pût prévoir son geste, il se précipita sur la main tendue vers lui, la saisit dans la sienne et la porta à ses lèvres, y mit un baiser ardent.

L'Américain aussi s'était relevé et, emporté comme par un coup de folie, dans l'irrésistible besoin d'avouer enfin le secret qu'il gardait cruellement depuis si longtemps, il parla d'une voix ardente, toute vibrante de passion:

-Pardonnez-moi, je vous en supplie! -Peut-être viens-je de me montrer grossier, brutal même, je puis mériter que vous me chassiez!

Mais ne le faites pas; je suis si malheureux, je souffre tant et depuis si longtemps déjà!...

Tenez, regardez! -Moi, don José de Mendoza, l'homme que rien n'arrête habituellement, que rien n'émeut, le brasseur d'affaires, soi-disant cuirassé d'un scepticisme féroce, je suis là, tremblant comme un enfant, prêt à me jeter à vos pieds.

Oh! laissez-moi parler, laissez-moi vous dire, cette fois, la seule peut-être, combien et comment je vous aime!

La marquise, immobilisée maintenant par la surprise qui lui causait cet aveu brutal, et cependant un geste d'adieu.

-Oui, je vous adore! répéta l'Américain, sans se soucier de ce geste, dont la signification pourtant ne lui avait pas échappé.